

1955. Je faisais mes études au Collège D'Arsonval de Saint-Maur. J'avais treize ans et passais aux yeux de tous les professeurs pour un assez bon élève (exception faite pour le professeur de mathématiques) plutôt brillant même dans les matières littéraires.

J'étais en 4ème et étudiais de ce fait outre le Français (matière évidemment obligatoire), deux autres langues vivantes : l'Anglais et l'Italien. J'avais choisi cette seconde langue étrangère sur les conseils de mon père tombé amoureux de la Renaissance italienne lorsqu'il eut l'occasion d'admirer à Paris, les œuvres de Raphaël, du Titien et autres Léonard de Vinci... Les principales toiles des grands maîtres italiens directement importées de Rome et de Florence, avaient en effet été exposées au Petit Palais en 1935. Je suivis d'autant plus volontiers les conseils paternels que les effectifs des classes d'Espagnol étaient surchargés tandis que les classes d'Italien n'accueillaient guère plus d'une quinzaine d'élèves. D'autre part le professeur d'Espagnol, Madame Profit, qui n'était autre que l'épouse du Proviseur, ne me paraissait que très peu sympathique. Quant à l'Allemand, il était assuré par un professeur à la très fâcheuse réputation : il infligeait, disait-on, des sévices corporels aux élèves qui ne débordaient pas d'enthousiasme lors de l'étude des déclinaisons.

Le seul regret que j'éprouvai dans le choix de l'apprentissage de la langue italienne tenait au fait que pendant les trois heures hebdomadaires d'enseignement de la deuxième langue, je me trouvais séparé de mes deux meilleurs copains, Pierre Bridier et Jacques Piasenta qui avaient respectivement opté pour l'Espagnol et l'Allemand.

Monsieur Hasson, le professeur d'Italien, homme au demeurant fort sympathique, ne faisait pas toujours preuve d'une conscience professionnelle irréprochable. Tous les lundis matin, quand il n'était pas absent pour « raison personnelle », il nous faisait raconter par le menu la manière dont nous avions occupé notre dimanche. Nous n'étions pas dupes ; Monsieur Hasson, sans doute absorbé par d'autres occupations, n'avait pas préparé son cours. Si l'un d'entre nous était allé au cinéma, il ne manquait jamais l'occasion de lui faire raconter le film et pour peu qu'un autre élève ait assisté à la même projection, la discussion pouvait prendre une bonne moitié du temps qui aurait dû, normalement, être consacré au cours. D'ailleurs lorsque la conversation fléchissait, Monsieur Hasson n'hésitait pas à se faire préciser quelque détail au sujet du film ce qui de toute évidence, n'avait d'autre but que de gagner du temps.

Cela arrangeait tout le monde : les élèves, qui échappaient ainsi à l'interrogation sur la leçon qu'ils n'avaient pas apprise et le prof lui-même qui n'avait pas matière à tenir une heure d'enseignement...

Pour ma part, et je le dis en toute honnêteté, je regrettais cette heure de non-enseignement car j'avais une réelle passion pour la langue de Dante. (Je deviendrai d'ailleurs quelque trente ans plus tard professeur certifié d'Italien). J'aurais nettement préféré que ce fût le prof de maths qui nous fit évoquer nos occupations dominicales...

Je regrettais cette heure du lundi matin, perdue la plupart du temps, et ce pour deux raisons : en premier lieu comme on le devine parce que je me sentais frustré de ne pas étudier quelques vers de Leopardi ou d'apprendre quelques mots nouveaux dont l'accent tonique m'enchantait, et en second lieu parce que je devais moi aussi de temps en temps, exposer au prof et aux autres garçons de la classe (la mixité était impensable à cette époque) ce à quoi j'avais occupé mon dimanche.

Cela me contrariait au plus haut point, car je devais alors subir les petits sourires narquois de mes camarades de classe et parfois même, me semblait-il, celui de Monsieur Hasson en personne. Invariablement, en effet, et sans doute était-ce là la raison de l'air moqueur des élèves et du prof, je disais que le matin j'avais parcouru cinquante à soixante kilomètres à vélo et que j'avais passé la plus grande partie de l'après-midi à faire mes devoirs et à apprendre mes leçons (dont la leçon d'Italien, ce que je me gardais bien de préciser afin de ne pas être pris pour un « fayot »).

J'aurais bien voulu comprendre la raison de ces petits sourires. Je n'essayais pas trop cependant d'analyser le pourquoi de cette ironie, mais je me souviens que j'éprouvais à ces instants, un sentiment étrange où se mêlaient confusion et compassion. Confusion, parce que je ressentais vaguement que mon entourage devait sans doute penser que celui qui préférait souffrir sur un vélo plutôt que de songer à se distraire, ne devait pas être très fûté...

Eh oui, je préférerais pédaler plutôt que d'aller voir Eddie Constantine jouer le rôle de Lemmie Caution ou de me rendre à quelque « surprise-partie » (le terme de « boum » n'apparaîtra que beaucoup plus tard) pour essayer d'approcher les filles auxquelles nous commençons plus ou moins à nous intéresser. Compassion aussi, parce que j'éprouvais un tel plaisir lors de ces sorties du dimanche matin que je m'imaginai que mes camarades se privaient, en ne pédalant pas, d'une joie beaucoup plus intense que celle qu'ils devaient éprouver à rester des heures entières devant un poste de télévision à l'image en noir et blanc encore balbutiante, à fréquenter les salles obscures, à écouter sur un « tourne-disques » Paul Anka, Brenda Lee ou Gilbert Bécaud, enfermés dans une chambre durant une bonne partie de l'après-midi...

J'effectuais la plupart de ces virées dominicales avec un copain que m'avait présenté Jacques Piasenta. Il se nommait Jackie Mercier, fréquentait la 4ème « Arts et

Métiers » du Collège d'Arsonval et partageait avec moi le même plaisir de pédaler. C'est lui qui, quelques années plus tard m'entraînera vers la compétition.

Ce goût ou plus exactement cette passion du vélo, je crois l'avoir depuis ma plus tendre enfance. Dès l'âge de sept ans, j'étais subjugué par les exploits dans le Tour de France, de Fausto Coppi qu'il remporta pour la première fois en 1949. Mais le plaisir de rouler à bicyclette ne s'est véritablement révélé à moi qu'à l'âge de onze ans et demi lorsque mes parents m'offrirent, à l'occasion de ma communion solennelle le peu religieux vélo bleu que je convoitais depuis déjà quelques mois. C'était un « Woindrigh » du nom de son constructeur. Le vélo que je m'empressais d'essayer à peine débarrassé de mon aube de premier communiant, s'avérait un peu trop grand pour moi : assis sur la selle baissée au maximum, mes pointes de pied ne touchaient le sol qu'alternativement. Il ne me restait plus qu'à grandir de quelques centimètres pour que le vélo fût à ma taille.

Je n'attachais du reste que peu d'importance à cette question de taille. J'étais heureux de posséder la bicyclette dont je rêvais. Ni les pneus demi-ballon qui entouraient des roues de 650, ni l'unique rapport (46-18) dont il était doté, mon père n'avait-il pas d'ailleurs décrété que « le dérailleur n'était qu'une source d'emmerdements », ni le guidon plat ne pouvaient altérer ma joie...

Cette passion du vélo ne s'est jamais démentie depuis ce jour où je reçus ce premier vélo (je ne prends pas en compte le tricycle que le Père Noël m'apporta à trois ans), jusqu'à ce jour où à près de soixante ans, j'entreprends de raconter quelques souvenirs de « cyclo », avec si possible, l'intention de faire partager les joies et les souffrances que j'ai éprouvées à vélo pendant près de cinquante ans...

Loin de moi la prétention de faire aimer le vélo à ceux que tout effort rebute, qui ne considèrent utile la bicyclette que pour se rendre chez le boulanger acheter leur « baguette », bref à tous ceux qui n'éprouvent aucun plaisir à pédaler. L'amour de la pratique de ce sport ne peut guère s'analyser, pas plus que ne peut s'analyser la pas-

sion que l'on ressent pour toute autre activité physique ou intellectuelle. Elle se révèle à vous à l'occasion d'un fait qui sert de catalyseur mais cette passion est en quelque sorte innée. Une fois révélée, la passion s'installe en vous, s'impose et vous dévore.

Certains objecteront que la passion de la musique ou de toute activité artistique ne procure que du plaisir (ce qui reste à démontrer), alors qu'une activité physique pratiquée de manière soutenue génère obligatoirement de la souffrance. A quoi bon souffrir ? S'étonneront certains...

Je ne pense pas qu'il faille présenter l'argument qui consiste à dire : « Je fais du sport pour me maintenir en bonne santé » ou « je fais du sport pour ne pas grossir » soit très convainquant. Ce sont là des raisons qui tout en étant tout à fait respectables, ne sont certainement pas suffisantes. Pratiquer un sport avec ces seules motivations, c'est-à-dire sans réel plaisir, relève de la gageure.

Le sportif et tout particulièrement le cycliste n'est pas pour autant masochiste ; la souffrance n'est pas ce qu'il recherche ; en aucun cas elle ne constitue un but mais elle est le passage obligé pour éprouver la joie de vaincre un col, le plaisir de lâcher un copain dans une « bosse » la satisfaction de ne pas vous faire « décrocher » par celui qui, a priori vous était supérieur, la sensation de son amour propre flatté quand vous avez surmonté une difficulté qui vous paraissait au-dessus de vos moyens, de se prouver en un mot que l'on est capable de se réaliser en dépassant ce que nous croyions être nos limites.

Jackie Mercier était donc le garçon avec lequel, dès l'âge de quatorze ans, nous allions presque tous les dimanches matin effectuer des sorties d'environ soixante kilomètres. Nous habitions le même quartier de Saint-Maur et lorsque nos emplois du temps nous le permettaient, nous partions ensemble au Collège à vélo et revenions de même quand nos cours se terminaient à la même heure.

Je possédais toujours mon « Woindrigh » avec lequel je me rendais au Collège et dont je me servais également pour les randonnées du dimanche matin. Jackie, dont le père était un passionné de cyclisme, possédait deux vélos : un « porteur » ordinaire avec freinage par rétro-pédalage, mais aussi un véritable vélo de course, un « Oscar Egg » vert olive avec lequel il me faisait souffrir le dimanche. Je m'efforçais de suivre mon copain sur tous les terrains mais j'étais irrémédiablement lâché dans les côtes que Jackie avalait en souplesse sur le 42-21 ou au besoin si la montée était très raide sur le 42-23, alors que je me hissais en force vers le sommet sur le 46-18 ce qui était un développement beaucoup trop grand, mais je n'avais pas le choix.

Ayant passé avec succès mon BEPC à la fin de la 3ème, je demande à mon père de m'acheter un vélo plus performant muni d'un guidon de course et surtout d'un dérailleur qui me permettrait de rouler plus en souplesse. La partie était loin d'être gagnée, car bien que mon père fût un sportif convaincu, heureux de voir ses fils pratiquer une activité sportive (mon frère, Marc, de deux ans mon aîné, était un mordu de foot) son sens de l'économie le faisait réfléchir sur le bien-fondé d'une telle dépense. Le « Woindrigh » dont j'avais relevé la selle de quatre à cinq centimètres était maintenant à ma taille, et se trouvait encore dans un état général à peu près satisfaisant. Il décide donc que si je voulais progresser « rien ne valait le braquet unique. »

La chance cependant allait me sourire. Chez la Mère Pinet, la boulangère, se trouvaient toujours affichées des petites annonces dont la plupart proposaient des objets à vendre : cela allait de la collection de timbres à la salle à manger en passant par des albums de Tintin ou des piles d'assiettes. En attendant mon tour d'être servi je m'amusais à regarder ces affichettes. Au milieu des objets les plus hétérocytes mes yeux tombent un jour sur un bristol sur lequel je peux lire : A VENDRE VELO DE COURSE. CADRE 51 cm. COLORIS ORANGE. MARQUE STELLA. PRIX A DEBATTRE. L'annonce était succincte mais alléchante ; un cadre de 51 ; le vélo serait à ma taille. Je demandai à la Mère Pinet les coordonnées du propriétaire du vélo qui ne figuraient pas sur l'affichette. Elle fouilla au fond d'un tiroir, d'où elle tira, je ne sais par quel miracle le nom et l'adresse du vendeur du « Stella » ; elle me les communiqua et c'est en courant que je regagnais le 23 bis rue Danton où nous demeurions à cette époque.

J'arrivais à la maison tout essoufflé tenant à la main le morceau de papier où la Mère Pinet avait recopié à la hâte les nom et adresse du propriétaire du vélo de course. C'était un samedi matin ; mon père était à la maison et c'est sans trop de difficulté que je le convaincs de m'accompagner en voiture à l'adresse indiquée et qui se trouve être en bord de Marne près du pont du Petit Parc. Nous arrivons devant un pavillon cosu situé au fond d'un jardin parfaitement entretenu. « Tu sais, » me prévient mon père « ne te fais pas trop d'illusions ; quand on marque « prix à débattre » c'est que l'objet n'a plus grande valeur ». Sa réflexion plutôt désabusée n'entama pas mon bel optimisme. « C'est peut-être parce qu'il est pressé de s'en débarrasser » objecté-je. Un vélo de course !... J'allais peut-être posséder un vélo de course ! Je sonne ; mon père, je ne sais pourquoi, se tient légèrement en retrait. Un homme d'une quarantaine d'années, plutôt petit et rondouillard, l'air très jovial, vient immédiatement

au devant de nous. « Nous venons au sujet du vélo » lui dis-je avant même qu'il n'ait atteint la porte d'entrée donnant sur le jardin.

— Mais parfaitement nous répond-il en ouvrant largement sa porte et en nous invitant à entrer d'un large geste du bras. Au bout de l'allée se trouve un garage dans lequel il nous fait pénétrer. Je découvre le « Stella » au premier coup d'œil. D'emblée, je suis séduit. La peinture émaillée orange est presque intacte. Les jantes et les rayons parfaitement briqués paraissent neufs. Les freins me semblent en parfait état ; seuls les patins sont à changer ; c'est un détail ; le boyau arrière ne me semble pas très neuf ; c'est un autre détail.

— Quels sont les rapports ? demandé-je au petit homme qui sourit constamment.

— La « plaque » autrement dit le grand plateau fait 52 et le petit plateau 42. Derrière tu as 16-18-20-22-24.

— Vous la vendez combien, cette petite merveille ? ironise mon père qui sort enfin de sa réserve.

— Vous me donnez 20 000 francs et vous partez avec rétorque le vendeur. Sentant mon père prêt à accepter la proposition et puisque le prix est « à débattre », j'espère faire baisser le prix et convaincre ainsi mon père d'acheter le vélo en faisant remarquer que les patins de frein ainsi qu'un boyau au moins sont à changer et que quelques points de rouille piquent les cale-pieds.

— 15 000 et on n'en parle plus concède « l'ancien » détenteur du vélo.

Mon père me regarde puis me sourit. Je comprends que l'affaire est faite. Tout heureux, je n'attends pas d'être dans la voiture pour embrasser celui qui venait de réaliser mon rêve. Pendant que mon père remet au petit homme la somme demandée, je dévisse les papillons de la roue avant (ce modèle n'était pas muni du système de blocage rapide mais qu'importe...), je retire la roue et essaie d'introduire le cadre et la roue arrière dans le coffre de la Simca « aronde ». Impossible, le coffre est trop petit. En

un tournemain notre vendeur a retiré la roue arrière (je n'avais jamais eu jusqu'ici l'occasion de retirer la roue arrière d'un vélo doté d'un dérailleur) et cette fois-ci le coffre de l'aronde accueille le vélo, les deux roues prenant place entre les sièges avant et la banquette arrière. J'embrasse à nouveau mon père pour le remercier. Je suis fou de joie ; j'allais pouvoir lutter à armes égales avec Jackie.

En 1957 Jackie et Gilles un autre copain qui nous accompagnait parfois lors de nos escapades du dimanche matin s'étaient inscrits à l'U.S.C. (Union Sportive de Créteil) dans la catégorie « cadets ». Quant à moi, qui avais un an de moins qu'eux, je ne pouvais ni ne désirais me lancer encore dans la compétition. Je savais que pour figurer honorablement le dimanche, il fallait s'appliquer à effectuer au moins deux entraînements par semaine ; mes résultats scolaires s'en ressentiraient obligatoirement et cela, je ne le voulais pas. J'étais en classe de seconde et la physique, nouvelle matière à assimiler, me demandait beaucoup de travail pour de bien médiocres résultats. Il me fallait d'ailleurs déjà songer à la classe de 1ère au terme de laquelle nous nous présentions à la première partie du bac et pour laquelle nous devons choisir entre M et M' qui offraient des options différentes.

La première sortie sérieuse que je fis avec mon nouveau vélo, je l'effectuais en compagnie de Jackie et Gilles qui n'avaient pas encore commencé les courses qui débutent mi-mars pour se terminer à la mi-octobre. Dès les premiers kilomètres, je me sens bien et roule côte à côte avec Jackie alors que Gilles, éprouvant quelque difficulté à suivre le train reste sagement dans nos roues. Comme d'habitude, nous sortons de Saint-Maur, enfermée dans la boucle de la Marne, en franchissant la rivière au pont de Chennevières après lequel nous montons la côte dite de Chennevières qui s'élève régulièrement à 7 % sur environ un kilomètre. Nous nous dirigerons ensuite vers Férrolles, Attilly, Brie-comte-Robert, Combs-la-Ville où d'autres

bosses assez sévères nous attendent. Dès les cent premiers mètres de la côte de Chennevières Gilles se laisse décoller (pouvait-il vraiment faire autrement ?) nous disant qu'il ne voulait pas se faire mal et qu'il préférerait monter « à sa main ». Je reste aux côtés de Jackie jusqu'au sommet de la côte et j'ai même l'impression qu'en forçant un peu plus, je pouvais lui prendre quelques mètres. Cette impression repose sur le fait qu'au cours de la montée ma roue avant précède souvent la sienne de vingt à trente centimètres. C'est peu mais les cyclistes qui me feront l'honneur de me lire savent parfaitement ce que cela signifie.

La bosse avalée, nous roulons à très faible allure pour attendre Gilles distancé d'environ trois cents mètres, et pour reprendre notre souffle. Jackie me dit alors sous forme de compliment :

— Tu sais que tu serais loin d'être ridicule en compét.

— On en reparlera plus tard si tu veux bien ; pour l'instant je suis trop jeune et puis il y a le bahut.